

PROLOGUE

Une légère brise transportait des fragrances de pollen et d'humus à travers les branches des châtaigniers. Jumelles collées aux yeux, Pascal Roche observait une bécasse fourrager son bec dans un tas de feuilles mortes. Cet oiseau nocturne se montrait rarement en plein jour, il profitait donc de ce moment privilégié pour l'admirer sous la lumière du soleil.

Une détonation retentit soudain. Pascal sursauta et, le temps d'ajuster l'orientation de ses jumelles, la bécasse avait disparu dans les cieux. Il serra les dents tandis qu'il scrutait les frondaisons en direction du bruit. La chasse était fermée aujourd'hui, tous les chasseurs le savaient bien. Il allait encore une fois devoir jouer les gendarmes. Parmi toutes ses fonctions, la verbalisation constituait sans doute celle qui l'intéressait le moins ; impossible pour autant d'ignorer cette partie de son métier – sans compter qu'il détestait les individus qui ne respectaient pas la nature.

Pascal laissa choir ses jumelles sur son torse et rejoignit Mirabelle, sa jument de six ans attachée au tronc d'un hêtre. D'après la détonation, il s'agissait d'un gros calibre. Il suspectait Michel Tronquin et ses amis de braconner des sangliers. Il les avait rappelés à l'ordre plusieurs fois, mais ils ne prenaient pas son uniforme au sérieux et tentaient systématiquement de l'amadouer en jouant la carte de la camaraderie. Pascal avait suffisamment rencontré d'indi-

vidus de leur trempe pour deviner leur façon de penser. À l'aise financièrement, issus d'un milieu social favorisé, ils considéraient la chasse comme un privilège et refusaient de se soumettre à la réglementation en vigueur. Tant pis pour eux, Pascal ne ferait preuve d'aucune clémence cette fois-ci. En théorie, compte tenu de la surpopulation de sangliers – impossible à juguler malgré les battues de régulation –, il aurait pu se permettre de fermer les yeux, mais il interprétait ces infractions répétées comme un affront personnel.

Pascal détacha Mirabelle, monta en selle, lui flatta l'encolure, puis la guida vers l'origine du bruit. À l'oreille, il situait les contrevenants du côté de la tourbière de la Cailleuse. Ils avaient sans doute stationné leur véhicule sur la route des Fonds avant de s'enfoncer dans les bois. Par sécurité, Pascal décida de le débusquer en premier lieu afin de relever leur plaque minéralogique, de façon à les verbaliser même s'ils parvenaient à lui échapper. Arrivé au niveau du pont du Diable, il bifurqua vers le chemin de l'Entonnoir pour contourner la zone de tir. Plusieurs coups de feu successifs confirmèrent son impression initiale.

Comme prévu, il trouva un véhicule stationné sur le bas-côté, mais il doutait qu'il appartienne à Tronquin. Immatriculée dans les Hauts-de-Seine, la petite Citroën rouge avait l'air de cumuler un nombre faramineux de kilomètres. Chef d'entreprise, Michel Tronquin roulait en BMW et habitait le Val-d'Oise. Qu'à cela ne tienne, Pascal photographia la plaque minéralogique avec son téléphone portable, puis guida Mirabelle vers les profondeurs de la forêt.

Une dizaine de minutes plus tard, une détonation retentit de nouveau, portant à six le nombre total de coups de feu. Il rectifia sa trajectoire, poursuivit sa route sur une centaine de mètres, puis descendit de sa monture. Malgré

ses innombrables qualités, Mirabelle se montrait trop bruyante dans ce type de situation. Pascal préférait donc l'attacher à un arbre et continuer la traque à pied. Après une dernière tape amicale sur la croupe de la jument, il s'enfonça à travers les taillis en prenant soin d'éviter d'écraser les branches mortes.

Au bout de quinze minutes de marche et quatre coups de feu supplémentaires, Pascal entrevit la lueur du jour poindre par-delà les frondaisons, droit devant lui. Il avait dédaigné les sentiers pour évoluer entre les arbres et avançait à pas légers, comme lorsqu'il souhaitait approcher un animal sauvage sans se faire remarquer. Il franchit les derniers mètres avec un regain de prudence, respirant le plus silencieusement possible malgré l'emballement de son rythme cardiaque.

Il arriva enfin à proximité de la trouée, se coula derrière un chêne et risqua un œil à travers les feuillages. Il distingua trois silhouettes au milieu d'une clairière. L'une d'entre elles, un homme d'allure athlétique, braquait un pistolet vers l'extrémité de la zone dégagée. En plissant les yeux, Pascal discerna plusieurs cannettes de soda entreposées sur un arbre mort. Le tireur pressa la détente, la détonation déchira le silence et l'une des cannettes tomba. La silhouette la plus proche, une femme blonde en jogging, applaudit la performance. Quelques commentaires fusèrent, inaudibles à cette distance, après quoi le tireur confia son arme à la troisième personne, un homme barbu de plus forte corpulence.

En dix-sept ans de carrière, dont douze sur le triage de Montmorency, Pascal avait rencontré divers cas insolites, depuis le couple au milieu d'une séance sadomasochiste – avec menottes, cravache et carcan – jusqu'au tournage d'un court-métrage clandestin en passant par le rendez-vous d'illuminés persuadés de l'arrivée imminente d'un vaisseau extraterrestre. Il n'avait toutefois jamais été

confronté à un concours de tir en pleine nature, et n'aurait jamais pensé assister un jour à une telle scène. En d'autres circonstances, il serait sans doute intervenu, mais quelque chose dans l'attitude de ces trois individus ne lui inspirait aucune confiance. Pascal n'était pas armé, et quand bien même l'eût-il été, il n'aurait pas tenté de parlementer avec eux. Sa femme et sa fille l'attendaient à la maison et il comptait bien dîner ce soir avec elles. Les tireurs n'étaient sans doute que des amateurs d'armes à feu désireux de tester leurs nouveaux jouets, ils n'avaient probablement pas l'intention de faire un carton sur le premier agent patrimonial venu, mais Pascal n'ignorait pas qu'au beau milieu de la forêt, sans témoins ni traces tangibles de civilisation, les contrevenants manifestaient parfois un caractère imprévisible. Dans un tel cas, la situation pouvait facilement s'envenimer jusqu'au point de rupture. La prudence intimait donc à Pascal de s'éloigner du site afin de prévenir les gendarmes. Ils disposaient de tout l'équipement nécessaire pour régler ce type de cas.

La respiration coupée, Pascal Roche recula dans l'épaisseur du sous-bois sans lâcher la clairière des yeux. C'était au tour du deuxième homme de tirer. Il braqua le pistolet, visa une cannette, puis appuya sur la détente. Le coup de feu résonna dans le lointain, mais la cannette resta en place.

— Manqué ! constata la femme.

Puis elle s'approcha du tireur et corrigea sa posture. Contre toute attente, elle semblait jouer le rôle de l'officier instructeur. Pascal continua de reculer à pas de loup, puis, quand il estima avoir gagné suffisamment de terrain, il fit volte-face et mit le cap sur Mirabelle, prenant garde d'éviter les branches mortes.

Il trouva la jument à sa place, paisiblement attachée au chêne, en train de brouter les maigres touffes d'herbe qui entouraient les racines de l'arbre. Pascal extirpa son

téléphone de sa poche, composa le numéro de la gendarmerie, puis étouffa un juron en constatant l'absence de barres sur le niveau supérieur de l'écran. Aucun réseau. Plusieurs zones encaissées de la forêt échappaient à la couverture des antennes. Tant pis, pas de quoi s'inquiéter, il n'avait qu'à progresser de cinq cents mètres vers la route pour retrouver du réseau.

Il détacha Mirabelle en tremblant, monta en selle, puis prit la direction de la route, résistant à l'envie d'ordonner à la jument de se lancer au galop. Son cœur battait à toute allure et il ne cessait de se retourner pour s'assurer que personne ne l'avait pris en chasse. Il ignorait la raison de ce stress et se contraignit à respirer profondément, afin d'éviter de communiquer sa tension à sa monture. Au bout de quelques minutes, deux coups de feu retentirent au loin, preuves que les tireurs poursuivaient leur entraînement sans suspecter sa présence. Il s'autorisa à sourire de son propre affolement.

Du calme. Tout va bien. Aucune raison de paniquer.

La route n'était plus qu'à quelques encablures ; il apercevait déjà la carrosserie rouge de la voiture à travers les feuillages. Il sortit son téléphone de sa poche et se réjouit de la présence de deux barres de réception. Au moment où il s'apprêtait à composer le numéro de la gendarmerie, une voix masculine l'interpella :

— Bonjour, monsieur le garde-chasse !

Pascal sursauta, manqua de laisser tomber son téléphone, le rattrapa de justesse, puis ordonna à Mirabelle de s'immobiliser. À une dizaine de mètres de lui, un homme d'une cinquantaine d'années, grand et sec, les tempes grisonnantes, le considérait avec intérêt.

— Bonjour, répondit Pascal en détaillant l'inconnu.

Il portait un jean et un blouson en cuir. A priori, il ne s'agissait pas de l'un des tireurs de la clairière.

— Il me semble que la chasse est fermée, se plaignit le quinquagénaire. Pourquoi tous ces coups de feu ?

Pascal dévisagea son interlocuteur. Ses rides d'expression et les tics nerveux qui agitaient la commissure de ses lèvres ne lui inspiraient pas confiance.

— Ce n'est rien, mentit-il. Probablement une battue de régulation.

— Je pense qu'il vaudrait mieux appeler les gendarmes, insista l'inconnu.

Pascal réfléchissait à toute allure. Cet homme était peut-être un simple promeneur venu l'alerter au sujet des coups de feu, mais quelque chose dans sa tenue vestimentaire, dans son comportement et dans sa façon de l'interpeller ne collait pas au tableau. Pascal émit une autre théorie : et s'il s'agissait d'un complice des tireurs ? Et s'il était en train de le tester, afin de déterminer s'il s'apprêtait à appeler les gendarmes ou pas ?

Pourquoi ferait-il une chose pareille ?

Eh bien... Tout simplement pour savoir s'il devait le tuer ou non.

Pascal déglutit, se contraignit à sourire et répondit :

— Non, je vous remercie, ce ne sera pas nécessaire. On entend souvent des coups de feu dans le coin. Il n'y a pas de quoi s'alarmer.

L'homme hocha la tête sans le quitter du regard. Ses yeux descendirent vers le téléphone que Pascal étreignait toujours de sa main droite.

— Alors, ce n'est pas ce que vous étiez en train de faire ?

— Pardon ? demanda Pascal.

Le quinquagénaire désigna son téléphone du doigt.

— J'aurais juré que vous étiez en train d'appeler les gendarmes.

Le cœur cognant dans sa poitrine, Pascal rangea son téléphone d'un geste faussement nonchalant.

— Pas du tout. J'étais simplement en train de regarder l'heure.

— Je vois, approuva l'inconnu. Et quelle heure est-il ?
Pascal serra les dents, grimaça un sourire gêné.

— Je ne sais pas, mais il se fait tard. D'ailleurs, je dois vous laisser, il faut que je continue ma patrouille...

— Vous venez de me dire que vous avez regardé l'heure, l'interrompt l'homme. Vous devriez donc savoir l'heure qu'il est.

Pascal déglutit, détourna les yeux, puis se blâma de manifester de tels signes de faiblesse.

— Je n'ai pas eu le temps de regarder. Vous m'avez parlé au même moment.

L'homme secoua lentement la tête.

— Je ne crois pas.

Les joues en feu, Pascal cherchait un prétexte pour prendre congé quand son interlocuteur enchaîna :

— Vous savez ce que je crois ? Je crois que vous étiez en train d'appeler les flics. Je crois même que c'est la première chose que vous ferez en quittant ces bois...

— Non... Pas du tout, s'indigna Pascal.

— Non, effectivement. Et vous savez pourquoi ?

Pascal plissa les yeux, appréhendant la réponse.

— Parce que vous ne sortirez jamais de ces bois, décréta l'inconnu en glissant une main sous sa veste.

Pascal n'attendit pas de la voir réapparaître pour talonner les flancs de Mirabelle.

— Huuu ! Mira ! ordonna-t-il

Obéissante, la jument s'élança à toute vitesse entre les arbres. Pascal se pencha en avant et se plaqua contre l'encolure de sa monture pour former une cible moins évidente. Les sabots frappaient le sol sur un rythme implacable. La gorge serrée, le cœur au bord des lèvres, Pascal n'osait pas se retourner. Si l'homme était armé – et tout portait à croire qu'il l'était –, il n'aurait peut-être pas

le temps de dégainer et d'ajuster son tir avant que Pascal ne sorte de son champ de vision, surtout en prenant en compte la proximité des arbres, la vitesse du cheval et la faible luminosité. D'ailleurs, n'aurait-il pas déjà dû tirer ?

Les pieds enfoncés au fond des étriers, Pascal raffermi ses prises sur les rênes en focalisant son attention sur la lumière du jour qui filtrait à travers les feuillages. Mirabelle galopait entre les châtaigniers sans protester, heureuse de donner libre cours à la merveilleuse mécanique de son corps. Ça y est, ils y étaient presque. La route ne se trouvait qu'à une dizaine de mètres...

Gagné par une bouffée d'optimisme, Pascal eut le temps de penser qu'il aurait une histoire palpitante à raconter à Melinda et Stéphanie ce soir. Puis le coup de feu retentit.

Ce fut le dernier son qu'il entendit.

**PREMIER
JOUR**

Mélissa Bartoli immobilisa la Peugeot 3008 hybride devant le portail et inspira profondément pour lutter contre l'afflux de souvenirs. L'environnement rappelait n'importe quel quartier pavillonnaire de banlieue parisienne, mais malgré sa banalité, la jeune femme le trouvait toujours aussi attachant. Elle avait vécu plusieurs années ici, elle y avait été heureuse, et, quoi qu'elle en dise, cette rue ordinaire de Puteaux représentait l'image d'un bonheur à jamais perdu.

Elle klaxonna et patienta, le regard rivé sur la propriété. Derrière le portail, elle reconnaissait le jardin dans lequel Angela, sa fille, avait appris à faire du vélo. La haie méritait un bon coup de sécateur, et le potager envahi par les mauvaises herbes faisait peine à voir. Hormis cela, il s'agissait de la même maison coquette dans laquelle elle avait emménagé avec son mari, six ans auparavant.

Un soleil tiède de septembre chauffait l'habitacle de la voiture. Dehors, la brise charriait des feuilles mortes sur les trottoirs encore humides de la pluie de l'après-midi. Mélissa klaxonna de nouveau. Elle regarda autour d'elle, mal à l'aise à l'idée d'alerter tout le voisinage.

Au moment où elle s'apprêtait à appuyer sur l'avertisseur une troisième fois, la porte s'ouvrit sur un homme d'environ trente-cinq ans, grand et mince, les épaules carrées. Comme toujours lorsqu'elle voyait Matthieu, Mélissa le trouva beau garçon. « Vous formez un si beau

couple ! » s'exclamaient tous leurs amis à l'époque de leur mariage. Oui, un si beau couple... Mais former un beau couple ne suffit pas à inscrire une relation dans la durée.

Matthieu lui adressa un signe de la main depuis le perron, puis s'éclipsa à l'intérieur de la maison. Il en ressortit quelques secondes plus tard en portant une petite fille blonde dans ses bras. Quand Angela aperçut sa maman au volant de la voiture, elle se tortilla pour échapper à son père et se précipita vers elle.

— Maman, maman ! Regarde le beau dessin que j'ai fait !

Mélissa ouvrit la portière, embrassa sa fille et la fit monter sur ses genoux. L'enfant lui tendit une feuille sur laquelle figuraient trois silhouettes avec des bras ressemblant à des ailes. L'une d'entre elles était plus petite que les autres.

— C'est moi ! expliqua Angela. Et à côté, c'est papa et toi.

— C'est très réussi ! rétorqua Mélissa.

Puis elle pointa du doigt deux gros cubes dressés de chaque côté des personnages.

— Et ça, c'est quoi ?

— Ben, c'est mes deux maisons ! répondit la petite fille, comme si sa mère avait besoin de lunettes.

Mélissa nota que la silhouette représentant Angela se trouvait exactement au centre du dessin, entre son papa et sa maman, à égale distance des deux maisons. Difficile de faire plus symbolique. Elle s'apprêtait à livrer un commentaire appréciateur quand une ombre tomba sur elle.

— Tu aurais dû sonner à la porte, je t'aurais offert un café !

Mélissa leva la tête vers Matthieu, accoudé à la portière.

— Je n'ai pas le temps, répondit-elle en esquivant son regard.

— T'es sûre ? Tu ne veux pas entrer deux minutes ?

— Non, merci, Matthieu.

Il croisa les bras et la jaugea en silence pendant quelques secondes. Il portait de vieilles charentaises et le survêtement gris Adidas qu'il enfilait toujours pour rester à la maison. Mélissa l'avait tellement lavé que l'inscription sur la face avant du sweat était à moitié effacée. Elle lui avait conseillé plusieurs fois de le jeter, il n'avait jamais voulu.

— Je vais mieux, tu sais ? Mon psy pense que j'ai remonté la pente.

Mélissa se contraignit à sourire.

— J'en suis très heureuse. Sincèrement.

— J'ai même trouvé du travail.

— Super ! Dans quelle boîte ?

— J'ai changé de branche. Je me lance dans l'immobilier.

Étonnée, la jeune femme esquissa un mouvement de recul.

— Dans l'immobilier ?

— Oui. Dans la vente. Je me suis associé à Jérôme, sa boîte tourne bien. Tu te souviens de lui ? Il était dans la promo avant la nôtre.

Bien qu'elle ne gardât aucun souvenir de ce Jérôme, Mélissa acquiesça.

— Je suis contente pour toi. T'es sur la bonne voie.

Elle se tut, incapable de trouver de meilleures formules d'encouragement. Matthieu ne la lâchait pas des yeux.

— Tu ne veux pas qu'on mange ensemble un de ces jours ?

— Non, j'aimerais autant pas.

Son mari rumina son refus en silence durant quelques secondes avant de baisser le ton pour demander :

— Tu ne crois pas qu'on pourrait essayer d'améliorer nos relations ? Au moins pour elle ?

Mélissa braqua son regard sur l'individu qu'elle avait longtemps considéré comme l'homme de sa vie, serrant les dents pour ne pas laisser exploser sa colère devant sa fille.

— Non, je ne crois pas !

Elle souleva Angela, sortit de la voiture, ouvrit la portière arrière et déposa la fillette sur le siège pour enfants. Elle fixa la sangle de sécurité, consciente de la présence de Matthieu dans son dos.

— Bon... On se voit dans deux semaines, alors ? demanda-t-il quand elle fit volte-face.

— C'est ça ! Dans deux semaines.

Mélissa se réinstalla au volant, claqua la portière, boucla sa ceinture de sécurité, puis démarra la voiture.

— Dis au revoir à papa !

Aussitôt, la petite fille adressa de grands gestes à son père. Matthieu colla sa bouche sur la vitre arrière et produisit sa célèbre imitation du poisson-lune. Angela éclata de rire.

Mélissa passa la première et s'engagea sur la route en s'efforçant de ne pas regarder la silhouette de son mari rétrécir dans le rétroviseur.